

*Les Aventures d’Alice au pays des merveilles*¹



Nous connaissons d’instinct la vérité, même si elle nous semble absurde, même si ses apparences immédiates n’ont aucun sens rationnel. Les choses sont là, elles sont bizarres mais elles sont là, à chacun ensuite de faire avec, les accepter ou les changer, y résister, les accompagner, s’en amuser, et toujours les déchiffrer, les lire. Il y a 136 ans, un professeur de mathématiques anglais, Charles Dodgson, a inventé un long conte pour les trois petites filles d’un de ses collègues. Il l’a dédié à l’une d’elle, Alice Liddell, qui lui avait demandé comme ses soeurs une histoire « *avec beaucoup, beaucoup d’absurdités* » et il l’a publié sous le titre des *Aventures d’Alice au pays des merveilles* et sous le nom de Lewis Carroll.

Ces aventures d’Alice sont un grand rêve composé de plusieurs petits rêves apparemment absurdes mais remplis de symboles. Ce livre saisit et marque

¹ *Les Aventures d’Alice au pays des merveilles* (Edition Jean Gattégno, Traduction Jacques Papy, illustrations John Tenniel), de Lewis Carroll. 2010 (1^{re} édition 2005), Gallimard, Folio, 196 p., 4,50 €.

longtemps l'esprit. La force de vision de Lewis Carroll est phénoménale et dans les meilleures scènes on peut comparer son auteur à Franz Kafka. Ainsi, l'irruption du Lapin Blanc aux yeux roses avec sa phrase légendaire : « *Oh, mon Dieu! Oh, mon Dieu! Je vais être en retard!* » ; ou la longue chute d'Alice dans le terrier (comme chez Kafka, on retrouve un terrier) ; l'extraordinaire idée de grandir puis de rapetisser à laquelle seule un enfant aurait pu penser mais que Lewis Carroll développe magnifiquement, au point qu'Alice ne sait plus qui elle est, et doit répondre à la Chenille qui lui demande "Qui es-tu?" : « *Je ne suis pas moi* » ; la petite bouteille magique posée à côté d'un miroir, bouteille sur laquelle est marqué BOIS-MOI et qui fait rapetisser ; les cailloux éparpillés sur le plancher et qui se transforment en petits gâteaux qui lorsqu'on les mange font encore changer de taille ; le Chat du comté de Chester qui dit à Alice « *Nous sommes tous fous ici. Je suis fou. Tu es folle.* » ; la montre qui n'indique que le jour du mois ; ou encore le Chapelier qui, sage parmi les sages, explique à Alice : « *Si tu connaissais le Temps aussi bien que moi, tu ne parlerais pas de le perdre. Le Temps est un être vivant* » ; la Duchesse qui, après un flot de paroles, lui précise : « *Je te fais cadeau de tout ce que j'ai dit jusqu'à présent* ».

Et encore, de multiples autres scènes : la grande foule composée d'animaux, d'oiseaux, et de cartes à jouer (il y a là bien sûr « *toutes les cartes du jeu* ») ; les jurés qui écrivent leur nom de peur de l'oublier ; la Reine acariâtre qui ordonne de couper la tête à tout le monde, et son mari soumis, le Roi, qui repasse derrière elle et gracie tous les condamnés ; ou encore la scène finale des cartes à jouer qui s'attaquent à Alice, montant dans les airs puis plongeant sur elle comme une averse de hasard et de sens. Précisément, ces *Aventures d'Alice au pays des merveilles* sont un bouquet de sens sous leurs apparences de non-sens, à chaque page on peut trouver une morale, comme la Duchesse qui cherche une morale partout et pense qu'« *on peut tirer une morale de tout : il suffit de la trouver.* »

Alice passe son temps à grandir et rapetisser, et à la fin du livre elle se fait même exclure du tribunal car le Roi estime qu'elle mesure plus d'un kilomètre de haut. D'une minute à l'autre, elle ne sait jamais ce qu'elle va être : « *Je sais très bien qui j'étais quand je me suis levée ce matin, mais je crois qu'on a dû me changer plusieurs fois depuis ce moment-là.* » À plusieurs

reprises elle se demande donc qui elle est, si elle est bien toujours la même que celle qu'elle croit être. Le questionnement semble trivial mais il est sans cesse répété parce que c'est la question essentielle, le fondement de toute pensée philosophique, *qui suis-je ?* Se trouvant trop grande, elle veut rapetisser à nouveau et elle a alors cette phrase : « *Oh ! que je voudrais pouvoir rentrer en moi-même comme une longue-vue !* », et tout est dit.

La conclusion ? elle survient dès le début du livre, au milieu du chapitre *Dans le terrier du lapin* : « *Elle en arrivait à penser que fort peu de choses étaient vraiment impossibles.* » Ce que le britannique Lewis Carroll écrit, ici de l'autre côté de la Manche nous le résumons dans notre formule si curieuse, si provocatrice : impossible n'est pas français.

Avril 2010

Marc Pautrel